



Association pour la Sauvegarde
du Patrimoine Grauliérois

L'association s'était jointe à l'organisation de la conférence donnée par Madame Odette Cessac à la médiathèque de Lagraulière le vendredi 7 novembre 2014 intitulée : « **Il y a 70 ans à Lagraulière, les derniers témoins...** » dans le cadre de "Bibliothèque en Fête" sur le thème "Arts et mémoires, les monuments aux morts de la Grande Guerre", organisée par la B.D.P., en partenariat avec la Médiathèque MARIMAR de Lagraulière.

*Il s'agit de notre patrimoine intellectuel et, par devoir de mémoire, il est important d'en conserver des traces. Nous avions donc demandé le texte de la conférence afin de le mettre à la disposition de tous sur notre site. Il nous a été promis plusieurs fois mais nous l'avons découvert dans l'ouvrage de Monsieur Mons, « **La folie meurtrière de la division Brehmer** », publié en 2016 aux éditions Les Monédierres, ce qui n'a pas manqué de nous surprendre.*

Que ce texte soit inséré dans un ouvrage et soit publié est une bonne chose mais nous prenons cependant la liberté de le mettre à la disposition de tous sur notre site, chacun n'étant pas obligé d'acheter le livre pour en prendre connaissance.

La division Brehmer dans les fiefs de la Résistance

■ ■ ■

À Lagraulière, un passage imprévu

Depuis leur arrivée en Corrèze le premier jour d'avril, les éléments de la division BREHMER ne cessent de se déployer et investissent les localités jugées suspectes, appuyant leurs choix sur indications de la Gestapo et de la collaboration vichyste.

Jouant sur l'effet de surprise et appliquant l'encerclement des bourgs, ils plongent dans l'effroi des populations médusées qu'ils prennent en otage et brutalisent pour obtenir des aveux sur la présence des patriotes et des juifs. Parfois cette stratégie s'avère inefficace, les obligeant à abandonner leurs sinistres intentions.

Tel fut le cas à Lagraulière, petite commune corrézienne dans laquelle une unité véhiculée de la division BREHMER pénètre le 3 avril 1944 en milieu de journée et repart en fin d'après midi sans avoir trouvé prétexte à sévir.

Ce jour-là les Allemands évitèrent bien de s'aventurer dans la forêt de Blanchemort toute proche où les maquis étaient présents. Il n'était pas dans leurs habitudes de chercher le contact direct en des lieux qui ne leur étaient pas favorables.

Des juifs étaient également présents à Lagraulière ce jour-là mais d'heureuses circonstances firent qu'ils échappèrent à un destin tragique.

Récit d'Odette Mournetas (Cessac), 92 ans, qui résidait à Lagraulière lors du passage de la division Brehmer :

« J'étais dans mes vingt ans le 3 avril 1944 lorsqu'un détachement de la redoutable division Brehmer a encerclé le bourg de la petite commune de Lagraulière si rapidement que nous étions pris dans un piège dont on ne pouvait s'échapper.

Vers 11 h 15 je vois passer une traction avant transportant des officiers allemands, puis des camions sans bâche contenant des soldats armés disposés en plusieurs rangs sur les plateaux arrières. Sans perdre une seconde je préviens mes parents mais déjà d'autres soldats se déploient en demi-cercle pour fermer l'entrée de la localité. On n'imaginait pas que la même scène se déroulait dans chaque quartier.

Mon père siffle pour alerter mon oncle Léon Fourche et son fils Lucien âgé de dix-sept ans qui travaillaient à une construction proche, il leur fait signe de s'enfuir. Mon cousin voulant savoir ce qui se passait s'approche, averti de la présence des Allemands il se sauve mais deux coups de feu retentissent nous faisant craindre le pire, nous rentrons chez nous extrêmement inquiets. Lucien a été rapidement rattrapé, molesté par deux soldats il a été retenu devant la mairie plusieurs heures non sans avoir subi de nouvelles violences.

Bientôt deux soldats armés pénètrent dans la maison, ils vérifient chaque pièce de la cave au grenier et nous ordonnent de nous rendre sur « place cathédrale » munis de nos papiers d'identité et des cartes d'alimentation, laissant la maison et ses dépendances ouvertes.

Debout dans le magasin, mes papiers à la main j'attends que mes parents finissent de se préparer quand surgit un officier revolver au poing, d'une stature impressionnante, rouge de colère, vociférant en allemand. Il me fait signe de partir en pointant son arme, j'obéis. Arrivée sur la place je vois que la population du bourg y est déjà rassemblée, silencieuse tétanisée par la peur.

Un tri est effectué les hommes d'un côté les femmes et les enfants de l'autre, les ordres sont secs et menaçants « Vous ici ! ». La situation est de plus en plus tendue « Est ce qu'il y a des juifs dans la commune ? Ils doivent être dénoncés sans quoi tout le pays sera brûlé, tous les

hommes seront fusillés ! » Antoine Vergne, chef de la délégation spéciale depuis 1941 jure que la commune n'abrite pas de juifs.

Pourtant se trouvait à Lagraulière ce jour-là la famille Lipovetzky, dont les trois enfants, la plus jeune Berthe avait huit ans. De la partie de l'hôtel Chazal où ils logeaient, façade arrière qui ne donnait pas sur la place du bourg, ils purent gagner la grange voisine et s'y dissimulèrent pendant de longues heures. Ils échappèrent à une arrestation certaine et au sort tragique que les nazis réservaient à ce peuple. Il en fut de même pour une autre ressortissante israélite Mme Klaspitch qui eut le réflexe de se cacher dans les toilettes extérieures de la maison David. Un jeune enfant, Max Sakh sept ans, séparé de ses parents, a été poussé par sa gardienne Mme Anna Espieussas, à se camoufler dans la niche du chien où il demeura un jour et une nuit sans bouger.

Sélectionnés lors du tri, dix jeunes gens étaient retenus dans une salle de la mairie, vint s'y ajouter un peu plus tard Lucien mon cousin.

Pendant toute la durée de l'opération une Alsacienne arrivée à Lagraulière par son mariage après la guerre de 14/18 et parlant l'allemand servit d'interprète auprès des officiers du détachement. Georgette Monteil eut un rôle déterminant pour la suite des événements, nous lui devons sans doute beaucoup.

Vers 15 heures, sans qu'aucune explication ne soit donnée et il n'était pas question d'en demander, tout le monde put regagner son chez-soi. Peu avant 18 heures la dizaine de camions qui stationnait sur la place ; chargée de ses occupants quittent le bourg sans que puisse être connue leur destination. »

Nous joignons également le texte de madame Lipovetzky

Récit de Berthe Lipovetzky âgée de 78 ans, présente à Lagraulière lors du passage de la division Brehmer :

« Pourchassés par les Allemands nous étions réfugiés à Lagraulière.

Le 3 avril 1944 mes parents et moi âgée de sept ans, étions dans notre appartement qui comptait des fenêtres côté route et d'autres côté jardin, à l'arrière de l'hôtel Chazal.

En fin de matinée, une galopade se fait entendre côté jardin. C'était René Chazal qui fuyait sur les tôles qui couvraient la véranda, en criant à mon père « Les Allemands sont là ». Ma mère se précipita de l'autre côté à l'encoignure de la fenêtre côté route et vit Olga Baril, une voisine qui avançait vers la place poussée par les fusils de deux soldats allemands derrière elle. Madame Baril voyant maman lui fit comprendre d'un mouvement d'œil éloquent de se retirer de la fenêtre.

À partir de ce moment nous sommes restés terrés chez nous, assis par terre de là où on ne pouvait nous voir. Bizarrement aucun bruit ne parvenait de la place.

Je n'ai jamais vu mes parents tant en prière que ce jour-là, abasourdis ne sachant que faire pour bien faire.

Au bout de quelques heures, comme ô miracle, aucun Allemand ne nous avait cherchés chez nous que l'on ne savait pas ce qui se passait dans le bourg et que notre angoisse s'accroissait mon père décida qu'il nous fallait partir.

Longtemps après, en ressassant ces faits, nous avons pensé que les Allemands avaient pris notre porte d'entrée pour celle de la grange d'à côté et alors n'étaient pas montés. D'autre part ils avaient fouillé l'hôtel Chazal dont notre appartement faisait partie à l'arrière.

Pour partir on m'enroula dans une couverture pour amortir ma descente dans le jardin. Mon père sauta le premier de la véranda pour le jardin, maman me fit rouler jusqu'aux bras de mon père qui attrapa maman en dernier. De là nous allons dans la grange voisine. Enfouis dans le foin derrière la charrette, dissimulés sans bouger ni parler, nous attendons longtemps. N'ayant aucune nouvelle d'âme qui vive nous nous hasardons à sortir et allons chez nous.

Quelque temps après ma sœur et mon frère aîné, internes au lycée Edmond Perrier de Tulle, complètement affolés arrivent. En effet à Tulle il se disait que les Allemands étaient à Lagrulière. À cette nouvelle ils sont partis de Tulle par bois et sentiers pour rejoindre Lagrulière. Ils s'attendaient au pire, heureusement nous étions

170

vivants. Le lendemain nous quittons Lagrulière pour d'autres odyssées jusqu'à la fin de la guerre.

Puisse l'évocation de ce « 3 avril 1944 » permettre comme le préconise l'emblème de la mémoire de « YAD VASHEM » de Jérusalem en Israël :

« Se souvenir du passé pour forger l'avenir ».